

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE.

OUVRAGE

COMMENCÉ PAR DES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR,

ET CONTINUÉ

Par des Membres de l'Institut (Académie Royale des
Inscriptions et Belles-Lettres).

TOME XVI.

TREIZIÈME SIÈCLE.

A PARIS,

CHEZ { FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
TREUTTEL ET WURTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;

Et dans la même Maison de commerce,

A STRASBOURG, rue des Serruriers, n° 30;

A LONDRES, n° 30, Soho Square.

M. DCCC. XXIV.

XIII SIECLE.

H. d'Auxerre,
t. II, p. 490.

V. Gesner. Bibl.
Montfauc. Bibl.
Bibl. t. II, col.
1368.

que nous avons beaucoup abrégés, peuvent appartenir à l'Histoire Littéraire de la France; car Hugues des Noyers n'a laissé aucun ouvrage; et c'est tout-à-fait sans fondement, que l'abbé Lebeuf lui attribue un traité *De clarorum militum gestis mirabilibus*, qui serait bien plutôt de Hugues de Mâcon, chanoine d'Amiens, au quatorzième siècle. Mais l'évêque d'Auxerre se plaisait quelquefois à rimer des cantiques latins du genre de ceux qu'on appelle proses, et qui ne sont réellement assujétis à aucun système de versification proprement dite. On pourrait donc le croire auteur de quelques antiennes rimées, de quelques proses ou séquences qui se lisent dans les anciens graduels de l'église d'Auxerre, par exemple, de celle qui concerne saint Étienne, et qui commence par ces mots, *Sacri gleba corporis*, et de celle qui se chantait à la fête de saint Thomas de Cantorbéri, *Plaude, Cantuaria, plausu renovato*. Il est dit qu'il se hâtait beaucoup trop de composer et de mettre en lumière ces opuscules, et qu'il ne prenait jamais la peine de les retoucher: *Properato valdè studio cantica componebat et cantus*. Aussi les éloges qu'il obtenait de quelques auditeurs complaisans, n'ont-ils pas été répétés après sa mort: durant sa vie même, ils n'avaient guère étendu sa réputation poétique au-delà des limites de son diocèse. D.

GILLES DE CORBEIL,

MÉDECIN ET POÈTE.

LA ressemblance des noms est ordinairement pour les biographes une cause féconde d'erreurs. Mais il n'est peut-être point de nom qui ait donné lieu à plus de méprises que celui du savant *Gilles de Corbeil*, dont nous allons nous occuper.

Essais de médecine, in-4°,
Paris 1689. c. 4,
p. 126 et 170.

Bernier le confond avec Gilles d'Athènes (*AEgidius Atheniensis*), moine bénédictin du septième ou huitième siècle: plus loin, il l'appelle Gilles Calixte, et en fait un moine du Mont-Cassin.

De Scriptor. eccl. cap. 241.
et *Ill. Benedict.*
t. II, p. 2.

Trithème est tombé dans la même erreur; et d'après les autorités qu'il cite, on voit que ce n'est pas lui seul qu'il faut en rendre responsable. D'un autre côté, on a attribué à

notre Gilles des ouvrages qui sont de Gilles de Rome, archevêque de Bourges, tandis que les ouvrages qu'il a véritablement composés ont été attribués tantôt à Saint-Gilles, qui fut abbé dans le Languedoc, au sixième siècle, tantôt à Gilles de Rome et même à Gilles de Paris.

Wood l'appelle Jean Gilles, et le fait naître en Angleterre, d'où, selon lui, il passa en France pour compléter ses études. Montfaucon en fait un bénédictin de l'abbaye de Corbie. La même erreur est répétée dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambridge; elle se retrouve même en tête de quelques éditions de ceux des ouvrages de notre auteur qui ont été imprimés.

Après en avoir parlé sous son véritable nom d'*AEgidius Corbulensis*, Fabricius lui consacre un autre article, sous le nom de *Joannes AEgidius*, médecin de Philippe-Auguste, ensuite religieux de Saint-Dominique; ailleurs, après avoir mentionné presque toutes les éditions des poèmes de notre auteur, il le confond avec le célèbre Saint-Gilles. Sander qui en avait d'abord fait mention sous le nom d'*AEgidius*, lui donne ensuite celui de Gillon.

De toutes ces méprises qui ont rendu si confuses et si inexactes les notions qui nous ont été transmises non-seulement sur Gilles de Corbeil, mais sur presque tous les auteurs du nom de Gilles, la moins pardonnable est celle qui l'a fait confondre avec Gilles de Paris. En effet, c'est précisément dans son poème du *Carolinus*, que ce dernier poète mentionne notre auteur avec éloge, et comme un célèbre médecin du même nom que lui.

Polycarpe Leyser n'est pas tombé dans cette méprise; mais il en commet une autre en citant comme contemporains trois écrivains de Paris du nom de Gilles, l'un médecin (et c'est Gilles de Corbeil), un autre qui corrigea et étendit le poème de l'Aurore, par Pierre de Riga, et enfin l'auteur du *Carolinus*. Il n'est pas douteux qu'il ne faille voir qu'un seul poète dans ces deux derniers. Mais Leyser avait été trompé par un passage du *Carolinus*, qui, dans la collection de Duchesne, est mal ponctué, et qui pouvait faire croire en effet, que Gilles de Paris avait mentionné deux autres auteurs de son nom. M. Brial, dans la nouvelle édition qu'il vient de donner du *Carolinus* (tome XVII des Historiens de France), a rétabli la véritable ponctuation de ce passage; et l'on ne peut plus douter que le poète n'ait voulu y célébrer

XIII SIECLE.

L'auteur cite en marge *Bibl. Gesneri*, *Vander-Lenden de Scriptis medicis*, et *Renatum Morœum*, l. de v, in *Pleuritid.*

Wion. l. II, c. 62, p. 567. V. aussi Théophile Rayn. t. II, p. 268, col. 2. Hist. Univers. Oxon. l. I, p. 85, n° 13.

Bibliot. bibl. p. 596, C. Echard, Scr. ordin. Prædic. t. I, col. 101 et 102.

Catal. Mss. Bibl. Cantabr. P. III, n° 1872. 2 et 1874. 6.

Ægid. Corbul. de Pulsibus, et *de Urinis*, etc. Bâle 1529, in-8°. Bibl. lat. med. et infim. latin. Hamb. 1734, p. 52 et 53, 872. Biblioth. Mss. Belg. Pars I, p. 130.

Hist. Poetar. et Poem. medii ævi, p. 500.

Duchesne, t. V, p. 323.

Recueil des Historiens des Gaules et de la

508 GILLES DE CORBEIL, MÉDECIN ET POÈTE.

XIII SIECLE.

France, t. XVII,
p. 298.

qu'un seul auteur de son nom. Nous aurons bientôt occasion de citer ses vers.

Après avoir écarté les erreurs, tâchons de découvrir la vérité en ce qui concerne la vie et les ouvrages de Gilles de Corbeil. Nous commencerons par avouer que nous n'avons pu recueillir que bien peu de renseignemens sur sa vie.

Il était sans doute né dans la petite ville de Corbeil, dont il portait le nom, et qui est située à huit lieues de Paris. Comme on a écrit quelquefois *Aegidius Corbijensis* au lieu de *Corbuliensis* ou *Corboilensis*, quelques biographes ont cru qu'il était de Corbie; mais la plupart des manuscrits de ses ouvrages lui donnent le surnom de *Corbuliensis*.

Il se livra de bonne heure à l'étude des lettres; et il alla ensuite professer la médecine à Montpellier. Il y eut un grand nombre d'élèves, auxquels il enseignait aussi les arts libéraux, comme nous l'apprend Duboulay.

Cæsar Egast.
Bulæus, Hist.
Univers. Paris.
Paris 1665, in-
fol. t. II, p. 526,
574, 575, 718.

Il revint ensuite à Paris où sa réputation l'avait devancé, et où il s'adonna à l'étude de la théologie. Son mérite le fit nommer chanoine dans la cathédrale; et il fut reçu docteur tant en théologie qu'en médecine.

Il exerça de plus les fonctions de médecin de Philippe-Auguste: nous ne savons ni à quelle époque ni combien de temps; mais ce fut sûrement plusieurs années avant Jean de Saint-Alban, qui, en 1215, occupait cette place.

Duc. Gloss.
au mot *Archia-*
ter.

L'époque de sa mort est également inconnue. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il florissait vers la fin du douzième siècle. Gilles de Paris, dont nous avons déjà cité le *Carolinus*, le met dans ce poème, composé en 1198, au nombre des savans dont se glorifiait la ville de Paris. Quoiqu'il n'y fût pas né, il y avait été nourri et élevé; et c'est peut-être en ce sens qu'il faut entendre le premier des vers suivans du *Carolinus*:

Recueil des
Hist. des Gaul.
et de la France,
loco citato.

Cùm sit et hic alius (forsan *alitus seu nutritus*) nostræ non in-
decor urbi,
Oris adornati, solo mihi junctus in usu
Nominis, in reliquis major, meliorque gerendus,
Nominis ille mei celeberrimus arte medendi.

Il est étonnant qu'un homme qui devait jouir d'une assez grande considération, et qui la méritait, comme on va le voir par nos observations sur ses ouvrages, n'ait pas été plus souvent mentionné dans les écrits de ses contemporains. Mais c'est dans le seul poème de Gilles de Paris, que nous

trouvons quelques traces de son existence, et des preuves de sa célébrité.

SES ÉCRITS.

Nous n'avons de Gilles de Corbeil que des ouvrages de médecine; et ils sont tous en vers. Il paraît qu'à l'exemple de l'école de Salerne qui, dans le onzième siècle, avait publié en vers son petit traité d'hygiène, les médecins des douzième et treizième siècles se faisaient un devoir de donner cette forme poétique à leurs préceptes sur l'art de guérir. Leur intention était sans doute de les graver plus facilement dans la mémoire de leurs élèves.

On a de Gilles de Corbeil :

1° Un traité très-remarquable *De Pulsibus*, en vers hexamètres ;

2° Un traité *De Urinis*, également en hexamètres, et qui commence par ces vers :

*Dicitur urina quia fit in renibus una,
Aut quia quod tangit, mordet, dessecat et urit; etc.*

Ces deux traités se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris, et notamment dans les manuscrits, n° 6882 A, 6988, et 8093. On les voit cités aussi, presque toujours ensemble, et avec des commentaires soit anonymes, soit de divers auteurs, dans les catalogues de manuscrits des grandes bibliothèques. Ils ont été plusieurs fois imprimés : la première édition parut à Bâle en 1494, in-4°, avec des commentaires de *Gentilis de Fulgineo* : on en donna une seconde, dans la même ville, in-8°, en 1526; une autre à Lyon, en 1505, avec des corrections par *Avenantius de Camerino*, et enfin une dernière à Basle, en 1529, encore in-8°.

3° Un autre poëme en quatre livres, qui contient six mille vers, intitulé : *De Virtutibus et laudibus compositorum medicaminum*. C'est le même que l'on trouve quelquefois dans les manuscrits, sous le titre, *De Antidotis* ou *De compositione Medicamentorum*. Polycarpe Leyser l'a inséré tout entier dans son *Histoire des poètes et des poëmes du moyen âge*. Gilles de Corbeil y détaille tous les salutaires effets que produisaient ou devaient produire les onguents, baumes, antidotes, enfin tous les remèdes connus de son temps; et cela en vers qui ne manquent ni de gravité ni d'harmoni,

Catal. des mss. de la Bibl. du Roi, aux numéros cités dans le texte.

Bibl. biblioth. p. 506 A; 596 C; 598 C et D; 667 B; 684 E; 1204 A; 1370 C; etc.

Polycarpi Leyseri Hist. poet. etc. p. 502.

et rappellent souvent la manière de Claudien. On en jugera par le début du poème :

Quæ secreta diù noctis latuere sub umbrâ
 Clausa, verecundi signo celata pudoris,
 Gesta sub involucris mentis, clarescere quærunt.
 Eruta de tenebris cupiunt sub luce videri.
 Tecta patent. Obscura nitent. Scintillaquæ mentis
 Fulgurat, accenditque novum fax ignea vatem.

Au reste, Gilles de Corbeil avoue lui-même que, pour tout ce qui concerne la composition des remèdes, etc., il doit beaucoup au docte Pierre *Musandinus* ; il paraît même que dans ses autres ouvrages, comme dans celui ci, il ne suivait point d'autre doctrine que la sienne. Or, ce Musandin ou Molandin paraît avoir été un célèbre médecin de Paris dans le douzième siècle ; car, suivant Gentilis de Fulgineo, *alium non habuit parem nec habiturus est sequentem*. Dans son poème *De Pulsibus*, Gilles de Corbeil avait dit à sa gloire :

Duc. Gloss.
 verbo *Musan-*
dinus.

Verba Musandino maneant condita sapore.

Notre auteur, dans le poème *Des Médicaments*, s'étend beaucoup sur la manière dont la médecine était pratiquée de son temps, du moins dans l'école de Salerne, et se plaint surtout de la trop grande jeunesse de la plupart des médecins qui y étaient reçus. Il est à croire que cette critique tombait indirectement sur l'école de Paris, quoique ce ne soit pas l'opinion de Gabriel Naudé (a). Voici au reste le passage du

(a) L'ouvrage de Gabriel Naudé, intitulé *De antiquitate et dignitate Scholæ medicæ Parisiensis*, est un panégyrique qu'il prononça devant la compagnie des médecins. Il y fait bien l'histoire abrégée de l'école de médecine de Paris, mais en cherchant à prouver que, dans tous les temps, elle n'a mérité que des éloges. Aussi, après avoir dit que les vers de Gilles de Corbeil n'étaient dirigés que contre l'école de Salerne, il s'écrie: *Quid aliud ex hoc doctoris vestri (Gilles de Corbeil) velut alterius Jovis in Salernitano illiso fulmine conjicere possumus? nisi scholam vestram æqui rectique perpetuò consciam, nec minus decoris quam sui nominis, quam suæ famæ, quam salutis publicæ studiosam, severas leges quas nunc etiam retinet, semper obtinuisse*, etc. (Gabrielis Naudæi, de Antiq. et Dignit. Scholæ Med. p. 22.)

Lebeuf (*Dissert. sur l'Hist. Ecclés. de Paris*, t. II, p. 200), pense au contraire que Gilles de Corbeil se plaignait de ce que la plupart de ses confrères se livraient trop jeunes à l'exercice de la médecine.

poème de Gilles de Corbeil contre l'école de Salerne, ou, si l'on veut, contre l'école française :

O nimis a ritu veterum, si dicere fas est,
 A recto quoque judicio censura Salini (f. *Salerni*)
 Devia, cùm tolerat, animo cùm sustinet æquo
 Nondum maturas medicorum surgere plantas,
 Impubes pueros hipocratica tradere jura,
 Atque machaonias sancire et fundere leges,
 Doctrinâ quibus esset opus ferulæque flagello,
 Et pendere magis vetuli doctoris ab ore,
 Quàm sibi nou dignas cathedræ præsumere laudes!

De Virtutibus
 etc. medicami-
 num, lib. III,
 in *Electuario de*
succo rosarum.
 vers. 564 et sq.

Le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, indiquait encore, dans le manuscrit n° 6988, un ouvrage de notre auteur sous ce titre : *AEgidii cancellarii Parisiensis experimenta*. Nous avons bien trouvé dans ce manuscrit les deux poèmes *De Pulsibus*, et *De Urinis*, mais non les *Experimenta*. N'aurait-on point donné ce dernier titre à l'un ou l'autre de ces poèmes ? Mais ce n'est pas sans étonnement que, dans ce n° 6988, nous avons découvert un traité en vers latins sur les *Cures* en médecine, divisé comme celui des *Medicamens*, en petites sections ou chapitres, qui ont aussi leurs titres particuliers, tels que : *De lethargiâ, de tremore, de guttâ oculi*, etc. A la fin de cet ouvrage on lit : *Explicit liber de Sancto AEgidio*. Ce Saint-Gilles serait-il notre Gilles de Corbeil ? c'est ce qu'il est difficile de croire, puisque jusqu'à présent on ne lui a point attribué un poème des *Cures*. Faut-il admettre avec Duboulay, qu'au temps même où florissait Gilles de Corbeil, il y avait à Paris un Jean Gilles, ou *de Sancto AEgidio*, qui, comme notre auteur, était un grand philosophe, et un célèbre professeur de médecine ? C'est ce qui ne paraît pas plus vraisemblable, car il faudrait aussi admettre que, de même que l'autre Gilles, il était poète ; et alors, n'est-ce point encore par une méprise que l'on fait deux personnages d'un seul ? Jusqu'à ce que nous n'obtenions, dans la suite de notre travail, de plus amples éclaircissemens sur le véritable auteur de ce poème des *Cures*, nous sommes portés à croire qu'il n'est ni de notre Gilles de Corbeil, ni du prétendu Saint-Gilles, mais de quelque médecin du temps qui, à l'exemple de notre Gilles, aura écrit en vers. Les copistes auront dans la suite donné un nom d'auteur connu à un ouvrage qui probablement avait d'abord paru anonyme.

T. II, p. 574
 et 575.

A. D.